

I

La mort de mon père

Je devais avoir quatre ans. Tous les jeudis et dimanches, Maman m'emmenait dans un immense jardin. Bachir, le chauffeur, nous conduisait. En livrée, sa chéchia de feutre rouge à la main, il ouvrait la portière de la « Torpédo Voisin » de grand-père. Je grimpais sur le marchepied et m'installais le plus souvent sur l'un des strapontins, le nez collé à la vitre, pour regarder le paysage qui me fascinait déjà.

La route qui menait à mon jardin suivait un cirque grandiose et serpentait à travers des roches arides. Tout en haut du rocher, le Monument aux Morts, avec ses escaliers imposants, orné de deux lions et surmonté d'une victoire dorée et ailée qui semble prendre son vol au-dessus de Constantine.

Bachir traversait l'interminable ouvrage jeté entre les deux immenses murailles dressées à pic au-dessus d'un gouffre, et comme suspendu dans les airs. Il vibrait à notre passage. À l'entrée du pont, sur une place poussiéreuse, jonchée de crottins de chevaux, les cochers, assis sur le siège avant de leurs calèches alignées, attendaient nonchalamment d'éventuels passagers. À la sortie du pont, la route grimpait à travers les pins. Quelquefois, une calèche nous précédant, reculait à cause de la pente très raide. Le cocher criait alors « hue, hue dada. »

Bachir nous déposait à l'entrée du jardin. Une grande porte à deux battants, ornée de chandeliers à sept branches s'ouvrait et laissait voir, dans l'allée principale, de très hauts cyprès. Maman devait me tirer par la main. Il fallait monter des côtes pierreuses, des escaliers interminables. En été, j'appréciais l'ombre des saules pleureurs qui bordaient les allées. Le dernier raidillon, dénommé « Chemin Léon Adida », était très long pour mes petites jambes. Mais au bout, un enchantement toujours renouvelé : une grande clairière parsemée de coquelicots, de marguerites dont j'effeuillais les pétales. Au milieu, une petite maison au fond de laquelle je jouais à la marelle. C'était le mausolée de Léon Adida, mon grand-oncle. On y accédait par trois marches et l'on se trouvait

dans une pièce dont le plafond était une voûte de style baroque, soutenu par des colonnes de marbre surmontées de chapiteaux. Je n'y voyais rien d'autre qu'une pièce « sans murs ». Au fond un monument en marbre de carrare et, à l'avant, deux petites tombes : celles de Salomon Adida l'ancêtre et de sa femme Mérie. On aura compris que mon jardin n'était autre que le cimetière juif de Constantine.

Derrière ma maison, à l'ombre d'un saule pleureur, une tombe en marbre noir très sobre, flanquée de deux bancs. Maman me lisait l'inscription, gravée sur la tombe en lettres dorées :

« Son soleil s'est couché avant la fin du jour »

Je n'en comprenais pas le sens et l'interrogeais.

— Le soleil n'est pas couché, Maman ! Le soleil pique. Pourquoi tu dis qu'il est couché ?

Maman restait muette. Elle soulevait les voiles noirs qui couvraient son visage, pour embrasser le marbre froid, puis elle s'asseyait sur l'un des bancs et y restait des heures. Elle me disait : « Embrasse ton papa. Il dort sous cette pierre et ne se réveillera plus jamais. »

Elle lui parlait pourtant. J'obéissais, j'effleurais le marbre froid et retournais très vite cueillir mes fleurs, courir après les papillons et jouer à la marelle.

Que de fois, j'avais demandé à Maman de me raconter l'histoire qui se terminait si tristement et me laissait tout en larmes.

Je l'entends encore me dire : C'était en décembre 1929. Tu avais dix mois. Nous étions partis en voyage à Paris, ton papa et moi, te confiant aux bons soins de ta grand-mère maternelle Rachel, que tu avais pris l'habitude d'appeler Mémé. Ton père pensait avoir des calculs dans la vésicule. Il était très peureux et dès notre arrivée, il avait consulté, sur les conseils de son jeune frère Bob, étudiant en médecine, un chirurgien renommé, le professeur Gosset qui décida de l'opérer. Son autre frère, ton oncle Ange, déjà biologiste, était farouchement opposé à cette opération.

La veille de l'intervention, nous avons passé la soirée au cabaret du Lido. Et lorsque le treize décembre au matin, nous nous sommes présentés à la clinique Chantin, la surveillante nous a demandé :

— Est-ce pour Madame ou pour Monsieur ?

Ton père était frais, rose. Je paraissais plus malade que lui.

Ange et Bob ont assisté à l'opération. Lorsque le professeur Gosset a ouvert, les organes étaient noyés dans la graisse. Il eut du mal à trouver la vésicule. Il dit alors :

— Regardez, les frères, la vésicule est parfaitement saine.

Au passage, l'appendice a été enlevé et la plaie refermée. Ton père a fait une congestion pulmonaire postopératoire. Avant de mourir, il s'est débattu, s'est jeté à terre en criant : « Les cancrs, ils m'ont mis là, il faut qu'ils m'en sortent. »

Il est mort à Paris le 15 décembre 1929, à l'âge de trente-quatre ans. Ange et Bob m'ont accompagnée pour le rapatriement de son corps à Constantine. Bob m'a demandé pardon. J'avais vingt-six ans.

Le cercueil de ton père a été déposé dans le grand salon qui venait tout juste d'être meublé. Depuis quelques semaines seulement, nous avions quitté notre appartement rue Seguy-Villevaleix, où tu es née, et n'avions pas encore pendu la crémaillère. Nous devions le faire à notre retour de France.

La pièce avait été vidée de ses meubles, les glaces recouvertes de blanc d'Espagne pour que, suivant la tradition juive, aucun visage humain ne s'y reflète, qu'aucune image de vie ne passe dans le miroir et ne vienne ainsi troubler l'âme de ton père. Ta grand-mère maternelle Sarah, avec ses yeux bleus de myope, arpentait la pièce, nous ignorant toi et moi. Elle se tordait les mains et répétait comme une litanie : Bôo Lomond, pour qui as-tu acheté les meubles ? Plus tard, c'est ton grand-père Moïse qui me dira : « Vends les meubles de mon fils pour vivre » et pourtant, la famille Adida appartenait à la grande bourgeoisie.

À l'enterrement de ton père, tout Constantine était là. Ce fut un enterrement très exceptionnel pour la communauté juive. L'orchestre « du Cercle du Progrès », créé par ton père, précéda le convoi, et joua la marche funèbre de Chopin pour l'accompagner au cimetière. Des discours ont été prononcés par des notables de la cité.

À ce moment du récit, Maman s'aidait alors d'une loupe grossissante à cause de ses beaux yeux violets qui voyaient si mal, et elle me lisait les homélies à la gloire de mon père que j'écoutais avec ferveur. C'était sa tête tout entière qui bougeait de gauche à droite et de haut en bas avec sa loupe qui courait le long des lignes. Elle collait presque le texte à ses yeux fatigués. Je m'en souviens encore.

Durant sept longues années, chaque mois de décembre, on célébrait à la maison l'anniversaire de la mort de mon père. Le salon, une nouvelle fois, était vidé de ses meubles. Des tréteaux, recouverts de nappes blanches, damassées, étaient dressés depuis la veille. Coiffés d'un turban, les prieurs et les rabbins arrivaient tôt le matin, vêtus du costume oriental : caftan foncé recouvrant des culottes bouffantes, resserrées au-dessous des genoux par de longs bas blancs. Ma grand-mère Rachel servait et resservait des cafés noirs et des galettes salées. Les pâtisseries sucrées étaient proscrites en signe de deuil.

Commençaient alors les psalmodies lancinantes entrecoupées de rires et d'allées et venues vers les toilettes. Il m'arrivait de croiser dans le couloir un des prieurs, un aveugle au regard effrayant d'orbite vide, et que ma grand-mère guidait. De ce temps, date ma répulsion pour les prieurs et les rabbins.